

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal
Téléphone : PLateau 8511*

Administrateur PIERRE ASSELIN
Secrétaire de la Rédaction LUCIEN PARIZEAU

On est prié d'envoyer toute correspondance à la
case 4018 de l'Hôtel des Postes en mentionnant
sur l'enveloppe le service (Rédaction ou Adminis-
tration) auquel on veut s'adresser.

L'ORDRE

Quotidien de culture française et de renaissance nationale

Directeur-fondateur : OLIVAR ASSELIN

Un ordre imparfait
vaut mieux que le désordre.

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
En ville, par la poste	\$9.00	\$4.75	\$2.50
Canada (hors de Montréal), Royaume-Uni, France et Espagne	\$6.00	\$3.25	\$1.75
Etats-Unis et Amérique du Sud Autres pays	\$6.50	\$3.50	\$1.85
	\$8.00	\$4.25	\$2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-
poste ou chèque affranchi, accepté et payable au
pair à Montréal.

Première année — No 91

Le numéro: 5 sous

Montréal, mercredi 27 juin 1934

Sur un discours « patriotique » de M. Rinfret

M. Fernand Rinfret, à qui je donnai
ma voix pendant quinze ans comme
électeur de Saint-Jacques par sentiment
de confraternité professionnelle, est le
dernier en date des défenseurs de notre
enseignement secondaire. Il fallait en-
tendre, le soir de la Saint-Jean-Baptiste,
cet éloquent prophète qu'Hérode eût cer-
tainement épargné exhorter ses concitoyens
à continuer leur labeur aux collèges
classiques qui ont, dans le passé, doté
« la Race » de chefs si remar-
quables. On a compris par là que M.
Rinfret, député de Saint-Jacques, ex-
secrétaire d'Etat, directeur ancien et nou-
veau du CANADA, n'est pas content que
nous l'ayons laissé « tomber » aux der-
nières élections municipales comme une
loque malpropre, après l'avoir, aux élec-
tions précédentes, tiré par les oreilles de
la crotte (1) où de malheureuses fréquen-
tations l'avaient entraîné à son insu.
Quant à croire que le témoignage de ce
plausible et épicurien arriviste puisse
être utile à la cause de l'enseignement
secondaire ou nous porter préjudice en
quoi que ce soit, c'est une autre affaire.
On n'est pas un ennemi de nos collègues
classiques parce qu'on leur signale sans
aigreur les lacunes de leur enseignement
et les moyens d'y remédier, tout en pre-
nant parti contre les primaires et les dé-
magogues qui voudraient substituer dans
cet enseignement les langues vivantes
aux langues anciennes, les sciences aux
humanités. Pour ma part, je réserverais
le titre d'ennemi de l'enseignement se-
condaire, dans le Canada français, à un
Louis Franchère qui croit qu'on pourrait,
pour la formation de l'esprit, remplacer
le grec ou le latin par l'allemand, ou à
tel ministre du gouvernement de Québec
qui estime que le collège classique ne
prépare pas suffisamment aux affaires,
ce qui est assurément une trouvaille.
Mais si, comme je n'en doute point, 95
pour 100 des maîtres de l'enseignement
secondaire sont animés du plus pur dé-
vouement aux intérêts intellectuels et
moraux du Canada français (et chacun
de ces mots je le pense), il me suffira de
passer une soirée en tête à tête avec le
cardinal Villeneuve, Mgr Courchesne,
l'abbé Albert Tessier, l'abbé Groulx, par
exemple, pour tomber d'accord avec
eux tous sur les faits qui forment le
fond du débat et que des esprits bornés
s'obstinent à nier. De cela je suis sûr,
parce que, de part et d'autre, nous n'au-
rions ni intérêt personnel ni intérêt de
classe à servir. Le seul obstacle à cet
accord nécessaire, c'est ce qu'on pourrait
appeler la démagogie des clercs, l'alliance
intéressée de soi-disant intel-
lectuels avec les classes les plus igno-
rantes de la population. Tant que la
direction de nos collèges classiques, re-
fusant d'entendre l'exposé que nous ne
demandons qu'à lui faire de ce que nos
quarante-deux années de journalisme
nous ont permis de constater, invoquera
contre nous le témoignage des innom-
brables malheureux qui ne sauraient
rédiger en français un acte s'ils sont no-
taires, un mémoire ou plaider s'ils
sont avocats, un rapport ou un devis s'ils
sont ingénieurs ou architectes, un simple
avis d'ajudication, un simple arrêté
ministériel, s'ils sont fonctionnaires —
tant que, dis-je, elle se comportera ainsi,
elle sera bien sûre d'avoir gain de cause
contre nous devant le tribunal des mé-
diocres: ils sont trop. Nous demandons
seulement de n'être pas mis, par ceux-là
mêmes que nous essayons de servir, sur
un pied d'égalité avec un politicien
gluant (nous voulons parler de M. Rinfret)
qui estime qu'il fait tout son devoir
envers ses compatriotes en flattant leur
naïve vanité pour pouvoir les trahir sans
douleur.

A ce sujet, on a sans doute remarqué
que la honteuse grève de l'internat, le
vote de tous les députés conservateurs
canadiens-français moins quatre contre
le libellé bilingue des billets de banque,
ont coïncidé cette année avec la fête de
la Saint-Jean. Sur toute la ligne, l'affai-
sissement moral de « la Race », comme
disent les patriotes professionnels, est

complet. Le résultat des prochaines
élections fédérales étant prévu d'avance,
et ces élections ne pouvant avoir lieu
après juillet 1935 et devant se disputer
comme d'ordinaire entre les deux vieux
partis, les éléments canadiens-français
les plus jeunes et les plus propres, du
côté libéral comme du côté conservateur,
ne devraient-ils pas s'entendre tacite-
ment pour jeter par-dessus bord, comme
poisson pourri, les professionnels de la
politique alimentaire? Chez les libé-
raux, M. Lapointe échapperait à cette
exécution: l'ami de M. Durand, ex-se-
crétaire d'Etat, directeur ancien et nou-
veau du CANADA, n'est pas content que
nous l'ayons laissé « tomber » aux der-
nières élections municipales comme une
loque malpropre, après l'avoir, aux élec-
tions précédentes, tiré par les oreilles de
la crotte (1) où de malheureuses fréquen-
tations l'avaient entraîné à son insu.
Quant à croire que le témoignage de ce
plausible et épicurien arriviste puisse
être utile à la cause de l'enseignement
secondaire ou nous porter préjudice en
quoi que ce soit, c'est une autre affaire.
On n'est pas un ennemi de nos collègues
classiques parce qu'on leur signale sans
aigreur les lacunes de leur enseignement
et les moyens d'y remédier, tout en pre-
nant parti contre les primaires et les dé-
magogues qui voudraient substituer dans
cet enseignement les langues vivantes
aux langues anciennes, les sciences aux
humanités. Pour ma part, je réserverais
le titre d'ennemi de l'enseignement se-
condaire, dans le Canada français, à un
Louis Franchère qui croit qu'on pourrait,
pour la formation de l'esprit, remplacer
le grec ou le latin par l'allemand, ou à
tel ministre du gouvernement de Québec
qui estime que le collège classique ne
prépare pas suffisamment aux affaires,
ce qui est assurément une trouvaille.
Mais si, comme je n'en doute point, 95
pour 100 des maîtres de l'enseignement
secondaire sont animés du plus pur dé-
vouement aux intérêts intellectuels et
moraux du Canada français (et chacun
de ces mots je le pense), il me suffira de
passer une soirée en tête à tête avec le
cardinal Villeneuve, Mgr Courchesne,
l'abbé Albert Tessier, l'abbé Groulx, par
exemple, pour tomber d'accord avec
eux tous sur les faits qui forment le
fond du débat et que des esprits bornés
s'obstinent à nier. De cela je suis sûr,
parce que, de part et d'autre, nous n'au-
rions ni intérêt personnel ni intérêt de
classe à servir. Le seul obstacle à cet
accord nécessaire, c'est ce qu'on pourrait
appeler la démagogie des clercs, l'alliance
intéressée de soi-disant intel-
lectuels avec les classes les plus igno-
rantes de la population. Tant que la
direction de nos collèges classiques, re-
fusant d'entendre l'exposé que nous ne
demandons qu'à lui faire de ce que nos
quarante-deux années de journalisme
nous ont permis de constater, invoquera
contre nous le témoignage des innom-
brables malheureux qui ne sauraient
rédiger en français un acte s'ils sont no-
taires, un mémoire ou plaider s'ils
sont avocats, un rapport ou un devis s'ils
sont ingénieurs ou architectes, un simple
avis d'ajudication, un simple arrêté
ministériel, s'ils sont fonctionnaires —
tant que, dis-je, elle se comportera ainsi,
elle sera bien sûre d'avoir gain de cause
contre nous devant le tribunal des mé-
diocres: ils sont trop. Nous demandons
seulement de n'être pas mis, par ceux-là
mêmes que nous essayons de servir, sur
un pied d'égalité avec un politicien
gluant (nous voulons parler de M. Rinfret)
qui estime qu'il fait tout son devoir
envers ses compatriotes en flattant leur
naïve vanité pour pouvoir les trahir sans
douleur.

Alors, les jeunes, qui de vous pren-
dra la pelle le premier pour débarrasser
son parti de cette fiente malodorante?
Commençons par là: les hommes po-
litiques aux mains nettes pourront en-
suite discuter entre eux, si cela leur
chaut, des mérites actuels de l'enseigne-
ment secondaire.

Olivar ASSELIN

L'opinion de nos lecteurs

Traduction d'une lettre anglaise

Senneville, 23 juin 1934.
Depuis plus d'un mois, je lis L'ORDRE.
Je désire vous féliciter du précieux service
que vous et vos collaborateurs rendez au
pays en répandant certaines opinions sur
les affaires publiques. Que vous vous at-
tachiez à cette tâche indépendamment des
intérêts de parti, et avec érudition et
compétence, c'est ce qui fait de votre
journal le plus éclairé et le plus solide
que je connaisse au Canada. Puisse votre
succès continuer. Je souhaite en particu-
lier que L'ORDRE se répande dans l'Ouest.
Ils sont nombreux, ceux qui auraient pu
tirer parti de la lecture de votre première
page depuis quelques semaines.

J. L. T.

Lettre adressée à M. Pierre Asselin :
Le 25 juin 1934

...Veuillez dire à votre père que je lis
L'ORDRE de la première ligne à la der-
nière avec un plaisir et une satisfaction
toujours nouveaux. En comparaison de
L'ORDRE, tous les autres journaux, même
ceux que j'apprécie le plus, me paraissent
banals. J'avoue cependant être parfois
choqué par les trop testes jugements de
M. Berthelot Brunet quand il s'attaque
avec si peu de ménagement à mes auteurs
favoris. Qu'il me suffise de rappeler son
écrasement de Louis Veillot. Mais
M. Brunet est un fantaisiste, intéressant
par cela même, bien qu'il s'expose un peu
trop à ne pas être pris au sérieux.

La campagne de L'ORDRE pour un
meilleur enseignement secondaire, cam-
paigne qui, j'espère, sera bientôt reprise, a
eu ma pleine approbation. De grâce de-
mandez, exigez que le français y soit en-
seigné avec plus de soin, plus de méthode,
comme la matière la plus importante;
qu'on prenne pour modèle non plus les
auteurs du « grand siècle », mais ceux du
XIXe et les contemporains. Si parmi nous
le dépeuplement de la langue est tel que
la plupart des gens soi-disant instruits ne
peuvent s'en servir d'une manière intelli-
gible, qu'on l'enseigne comme une langue
étrangère, en en poussant l'étude pour le
moins autant que celle du latin.

Ferdinand PARAPIS,
Lac-au-Saumon.

P.S. — Si vous jugez à propos de pu-
bliser cette lettre, n'omettez pas la signa-
ture, car j'ai le courage de mes opinions.
F. P.

LA FÊTE NATIONALE AUX ETATS-UNIS

PRIX SPÉCIAUX
PAR LOTS DE CENT



— Ces milliers de cercueils, c'est pour le Gran Chaco ?
— Non, c'est pour le lendemain de notre fête du 4 juillet !

CECI, CELA ET AUTRE CHOSE

Pharmacien mécontent.

Notre ami Vadeboncoeur, pharmacien,
était revenu de Québec scandalisé de
n'avoir pu faire entendre à nos députés
qu'une pharmacie n'est pas un « magasin
général », et que la dignité de la profession
qui exploite ces établissements gagnerait
à se cantonner dans l'exécution des or-
donnances médicales. Il fait part de ses
impressions aux lecteurs du PHARMACIEN
dans le dernier numéro de juin de ce pé-
riodique :

« Et le remède à cette situation, me
demande-t-on ? »

« Il n'y en aura pas tant que nous de-
meurons des « canayens » soumis et
obéissants suivant tête baissée et résignés
le mouton national, tant que nous demeu-
rerons, pour me servir de l'expression si
juste qu'employait Harvey, du SOLEIL de
Québec, pour nous désigner, « des demi-
civilisés ».

« Pour se faire valoir, se faire écouter
et commander dans le monde; il faut du
caractère, de l'énergie et de la volonté.

« A nous d'acquiescer d'abord ces qua-
lités ».

M. Vadeboncoeur a peut-être assisté au
dernier défilé de la Saint-Jean-Baptiste ?
Ce spectacle n'aura pas manqué de lui
remettre le cœur. Quand un peuple qui
pour un tiers vit d'allocation de chômage
célèbre aussi fièrement, pendant trois
jours, le souvenir des ancêtres, il peut se
permettre de mépriser ceux qui parlent du
mouton national sur le ton du persiflage.

OL. A.

Bonheur et gloire.

Ma femme m'avait laissé seul à la
maison pour aller faire avec ses enfants
une promenade à la campagne. Lundi ma-
tin, la ménagère entra dans un visible état
d'exaltation : « A-ou-u-ça, monsieur San-
froi ? » s'écria-t-elle. « Le char de la
Presse, stufin, un peu, stubeau !... Et pis
le char de l'électricité avec tous ses ia-
mants qui reluisaient au soleil, stubeau,
un peu !... Et pis le char du tapewraiter
avec la demoiselle qui avait l'air si féin :
stubeau !... »

Il y en eut comme cela pour plusieurs
autres chars.

En partant pour le bureau j'entends
des beuglements prolongés qui s'en vien-
nent dans ma direction. « Assurément,
pensé-je, il y a du feu quelque part... »
A l'instant une auto ornée de banderoles
me dépasse, suivie de deux autres qui font
du bruit comme vingt.

C'est un « secours-direct » qui se ma-
rie, et la noce tient à faire savoir à toute
la ville qu'il y a des gens aussi heureux
que ma ménagère.

Les grands jours se suivent mais ne
se ressemblent pas.

Stubeau ! — Norbert Sanfroi.

Nous, les purs !

L'industrie de la chaussure, où les Ca-
nadiens-Français tiennent le haut du pavé,
est donc, elle aussi, un foyer d'injustice
sociale. On a trouvé en effet, à l'enquête
Stevens, que durant le mois d'octobre 1933,
les femmes employées dans une seule ma-
nufacture ont touché en moyenne un sa-
laire hebdomadaire de \$8.75. Les 172 em-
ployés masculins de la chaussure ont reçu
au cours de la même période un salaire
moyen de \$9.39 par semaine. 82 de ces
employés gagnent moins de \$24 par mois.
Toujours durant le mois d'octobre 1933,
la moitié des hommes et garçons employés
dans cet usine de la chaussure ont reçu des
salaires inférieurs à ceux que la loi prévoit
pour les apprentis féminins. On sait que la
légalisation québécoise ne stipule pas de sa-

laire minimum pour les apprentis mascu-
lins. Dans une autre manufacture qui em-
ploie 217 hommes, 20 travailleurs ont reçu,
au cours d'octobre, moins de \$4 par se-
maine ; 54, de \$4 à \$6 ; 26, de \$5 à \$6 ;
28, de \$6 à \$7. Le salaire moyen des hom-
mes, y compris les contremaîtres, a été de
\$6.71 par semaine ; celui des femmes, de
\$7.37.

Cela se passe dans la province de
Québec, qui s'enorgueillit de sa législation
sociale, et où tant de « patriotes » s'élèvent
tous les jours contre l'iniquité des em-
ployeurs israéliites. — L. P.

La liberté aux Etats-Unis.

Les Etats-Unis furent jadis le pays
de cocagne des croyants de la liberté.
Jadis ! Aujourd'hui, la civilisation améri-
caine perd le respect de l'indépendance du
citoyen. Le voyageur soumis à New-York
aux vexations les plus humiliantes doit
considérer comme une farce de mauvais
goût la présence en cette ville de la co-
lossale statue de la Liberté. Les Améri-
cains ont aboli l'esclavage des hommes de
couleur il y a environ 75 ans. S'ils con-
tinuent du train qu'ils vont, ils réus-
sissent à y substituer un esclavage social
pour les Blancs, tout aussi désagréable. Le
nombre des contraintes est chez eux ef-
frayant et s'accroît sans cesse.

L'humanité supérieure avait peu à peu
aboli les lois farouches édictées autrefois
au nom des mœurs, les Américains les ont
rétablies en les étendant, en les subtilisant.
L'autre jour, un Montréalais de mes amis
s'est vu refuser l'entrée de sa chambre
dans un hôtel de New-York, parce qu'il
était accompagné d'une femme que l'on
soupçonnait d'être ni la sienne, ni sa mère,
ni sa sœur. Pareilles lois ne peuvent qu'en-
gendrer un état général de dissimulation
et d'hypocrisie qui pourrit les âmes. Mais
vous allez voir, les Américains vont bien-
tôt trouver un goût aux vieilles civilisa-
tions. L'homme tourne en rond et lassé
de tout, vient à son point de départ.

E. L.

Triumphes nationaux.

Le nouveau pont de Caughnawaga a
avec ses approches plus d'un mille de lon-
gueur. Il est bâti dans un courant rapide
(de six milles à l'heure, croyons-nous). Il
est d'une architecture simple mais par-
faite, contrairement à d'autres monuments
du même genre dont les exigences du suf-
frage universel, les nécessités de la caisse
électorale ou simplement les caprices de la
gâchette ont fait des triples croches. Il
devait coûter trois millions : chose ex-
traordinaire, il a coûté trois millions. Et
c'est une firme canadienne-française qui
l'a bâti. Au point de vue national, quel-
ques œuvres comme celle-là dans le cours
d'une année vaudraient bien un triomphe
comme celui auquel la Société montréalaise
de Saint-Jean-Baptiste nous fait assister
annuellement le 24 juin et dont la caisse
municipale est maintenant, par un indigne
chantage, appelée à solder les frais.

A propos du pont Honoré-Mercier, on
a dit qu'il avait été terminé quatre mois
avant la date fixée. C'est une erreur. Les
piliers devaient être terminés le 1er no-
vembre prochain, mais le pont ne devait
être ouvert à la circulation que le 1er
juillet 1935, c'est-à-dire dans un an et
quelques jours d'ici. — OL. A.

Même si vous ne vous ab-
sentez que quinze jours au
cours de l'été, nous pouvons
vous faire le service quotidien
de l'« Ordre » à peu de frais.
PLateau 8511.

Deux philosophies politiques

On ne peut approfondir la situation
politique de l'Europe sans être amené
à quelques comparaisons entre le fas-
cisme et sa contre-partie, le national-
socialisme allemand. Ce dernier, qui
procède d'une conception analogue à
celle qui a triomphé en Italie, s'est ré-
vélé dans la pratique tellement impuis-
sant à résoudre les problèmes immé-
diats, et à plus forte raison de régler
certaines questions plus délicates en-
core, comme celle du conflit religieux
ou encore celle de la refonte des
grandes institutions de l'Etat, que l'on
peut se demander si l'idée originelle
du mouvement qui préside encore à
toutes les manifestations du fascisme,
n'a pas été irrémédiablement déformée
par les Allemands, et s'il reste encore
un point de comparaison véritable entre
les deux systèmes. A première vue, on
pourrait être tenté de croire que le na-
tional-socialisme n'est que la transpo-
sition germanique d'une idée purement
latine, sortie de l'encier de Maurras,
et qui a été mise en pratique par Mus-
solini. En seconde analyse, on arrive
à une conclusion diamétralement op-
posée. Il n'y a qu'à se reporter aux
commentaires de la presse italienne
pour être fixé sur l'analogie trompeuse
qui peut exister entre les deux régimes.

Il ne s'agit pas, dans une compa-
raison semblable, de rechercher si, pour
des raisons qui ne sont valables que
dans le temps, la politique étrangère de
l'Italie semble coïncider parfois avec
celle du Reich, ou si les deux capitales
se contentent de se regarder en période de
difficultés. Il s'agit de voir si, dans le do-
maine pratique et surtout sur le plan
spirituel, les deux régimes suivent des
voies au moins parallèles.

Il faut évidemment tenir compte du
fait que le fascisme a plus de dix ans
d'expériences derrière lui, tandis que
le nazisme n'en a guère qu'un et demi.
Mais cela n'infirme pas les conclusions
que l'on peut tirer des deux expé-
riences. Si dans le domaine pratique,
l'Allemagne n'a peut-être pas eu encore
le temps de procéder à des réalisations
on peut tenir pour acquis, dès à pré-
sent, que le national-socialisme a dévié,
sur le plan spirituel, dans un sombre
mysticisme, où l'âme réellement créa-
trice fait entièrement défaut. C'est peut-
être ce qui explique les nombreux
échecs du nazisme dans presque tous
les domaines.

Le fascisme prête, plus encore que
le libéralisme, le flanc à la critique. Les
arguments que l'on a soulevés contre
le régime italien sont des plus solides.
On ne saurait pourtant nier qu'en
dehors de la mystique à l'usage du
vulgaire, mystique d'ailleurs indis-
pensable à l'exécution de réformes ra-
dicales dans la société, le fascisme ait
créé une philosophie nouvelle de l'ex-
istence et que dans la pratique il soit
d'un puissant réalisme constructeur. Si
la foule suit aveuglément le Duce, le
peuple pensant et l'élite le suivant par
raison et savent très bien pourquoi ils
combattent. Ce n'est pas de discours
creux qu'on repaît les fascistes : il ne
viendrait jamais à l'esprit d'un dirigeant
italien de prononcer devant un micro-
phone des énormités semblables à celles
qui ont cours en Allemagne. Le fas-
cisme tente de soulever l'enthousiasme
en présentant des faits, en fixant des
buts possibles à atteindre et non pas en
s'adressant exclusivement à des pré-
jugés, à des haines de race ou de
classes ou en prêchant la revanche
avant tout.

En deux mots, on se trouve en face
de deux philosophies politiques entiè-
rement différentes. La conception de
l'Etat, en Italie, se fonde sur la prédo-
minance de la famille sur l'individu et
de la société sur la famille, mais l'indi-
vidu ne cesse pas pour cela d'exister.
L'Etat essaye même de l'encourager
dans tous les domaines. Le fascisme
laisse une assez grande latitude dans
la liberté de pensée pourvu que l'indi-
vidu partage un certain nombre d'opinions
et d'idées, jugées indispensables
pour le bon fonctionnement de la
nouvelle société. A part ce minimum,
le citoyen est théoriquement libre. En
Hitlérie, au contraire, l'individu cesse

d'exister. Ce n'est pas l'Etat paternel
qui règne, c'est l'Etat-Moloch, dont les
prêtres, pour porter la tunique brune
au lieu de porter la robe rouge, n'en
sont pas moins féroces. L'Etat néo-ger-
manique n'a pas d'âme ; c'est une ma-
chine qui tourne et qui consomme des
vies humaines sans aucun égard ; ce
n'est pas la vraie contrepartie de l'Etat
fasciste, de l'Etat vivant, c'est le
Pouvoir totalitaire, irresponsable, un
Etat spartiate, où l'individu est ravalé
au niveau de la brute et où toutes les
valeurs morales sont détruites ou
changées. C'est un Etat mystique, où
règne un sombre mysticisme prêché,
non pas par le cœur ou le cerveau, par
des penseurs ou simplement par quel-
ques grands hommes, mais par des dé-
tritus de la société, comme cela s'est
passé en Russie.

C'est pourquoi le national-socialisme, païen, amoral et bestial, porte en
lui un germe de mort. Il est impossible
de comparer la philosophie germa-
nique, inapplicable au reste du monde,
à la philosophie latine si profondément
humaine, qui a présidé à la naissance
du mouvement de renaissance de l'Italie.

André BOWMAN

Tribune Libre

Beaconsfield, 25 juin 1934

M. Olivier Asselin,
Directeur de L'ORDRE.

Il me fait plaisir de venir ajouter mes
humbles félicitations à celles que vous
avez déjà reçues pour votre article sur la
grève des internes. On vous accuse sou-
vent de frapper fort, mais notons aussi
que vous frappez juste et que vos remar-
ques sont au point.

Si vous le jugez à propos, vous pou-
drez bien publier ce qui suit dans la
« Tribune libre » ou « L'Opinion du lec-
teur » de votre journal en omettant la
signature. Vous pouvez signer de mes ini-
tiales.

Les Canadiens-Français lorsqu'ils agis-
sent comme l'ont fait les internes, sa-
vent-ils le tort immense qu'ils se font auprès
des esprits éclairés et impartiaux de toutes
nationalités, et de nos concitoyens anglais
en particulier, qui en pareille occurrence, n'au-
raient certes pas fait preuve d'un tel fana-
tisme !

Mais il est superflu d'exiger d'un groupe
de petits esprits échauffés, confits dans leur
propre erreur, qu'ils songent parfois à re-
chercher et à mériter une admiration supé-
rieure à celle, trop facilement acquise, de
sympathisants également acharnés à la di-
ffamation systématique de la race juive.

Les motifs innouvés et non-avouables
des internes et de leurs souteneurs à cette
occasion ont été manifestement dévoilés par
le manque de sincérité de leurs alléga-
tions et par l'absence de la plus élémentaire
équité envers un confrère. Mais l'esprit de
coteries, le sot entêtement, l'enflure cépha-
lique de ces jeunes cabaleurs ne feront que
croître par suite de l'inqualifiable clémence,
à leur égard du Conseil médical et du Con-
seil d'administration de l'hôpital Notre-
Dame.

Les opinions les plus tolérantes pour-
ront excuser chez ces « moins de trente
ans » en mal de publicité (on sent avec
quelle allégresse ils ont signé l'amende « ho-
norable ») une désertion momentanée qui
serait risible en soi s'il n'y avait eu à con-
siderer la situation des malades. Il est moins
facilement explicable que les membres du
Conseil médical et ceux du Conseil d'admini-
stration aient pardonné si pleinement à
ceux qui se sont tirés de leur autorité et ont
rompu sans remords des engagements d'hon-
neur.

La conduite des uns et des autres ne
saura attirer sur nos « bons canayens » que
cette phrase méprisante que l'on entend sou-
vent (et trop souvent à juste titre) chez les
Anglais : « ...It is a reflection on the
French-Canadian mentality. »

P. J.

Petite poste

La « Française » de Sainte-Anne-de-
Bellevue qui écrivait à la Direction ces
jours derniers serait bien aimable de lui
communiquer (confidentiellement) son
nom.

Quelque part que vous
alliez durant vos vacances,
nous serons heureux de vous
expédier l'« Ordre ». PL 8511.

(1) Dans les dictionnaires les plus
autorisés : boue.

REVUE DE LA PRESSE

Les C. C. F. coulent

Comme je le faisais remarquer hier, la presse d'expression française, après avoir donné son explication de la victoire des libéraux et de la déroute des conservateurs dans les provinces d'Ontario et de Saskatchewan, se réjouit tout particulièrement de l'écrasement du parti d'extrême gauche, du parti des C.C.F. Nous avons vu hier les commentaires de quelques journaux. Le DROIT y revient sous la plume de Ch. G.

Il semble que de l'Ouest à l'Est du Canada, les C.C.F. perdent de leur emprise sur l'opinion publique.

Aux dernières élections provinciales en Colombie canadienne, les C.C.F. avaient remporté, au premier tour de scrutin, six sièges sur quarante-et-un. Les libéraux, avec trente députés, avaient eu 113,812 voix; les C.C.F., avec leurs six élus, 82,345.

En Saskatchewan, les socialistes, ou prétendus tels, ont remporté la victoire dans six comtés sur cinquante-cinq; et, dans l'Ontario, dans un comté seulement sur quatre-vingt-dix.

M. Woodsworth parle d'une défaite glorieuse parce que ses suivants auraient accaparé, aux élections des deux provinces, vingt-cinq pour cent du vote total.

A l'heure actuelle, nous ne pouvons vérifier l'exactitude des déclarations du chef socialiste, mais il semble bien que le succès que les C.C.F. ont remporté mardi dernier ne cadrait pas avec leur performance en Colombie canadienne. En tout cas, ils ne dépasseront pas la frontière ontarienne.

Les C.C.F. auront d'autant moins de succès aux futures élections que les nouveaux gouvernements feront preuve d'énergie et ne fermeront, et qu'ils se mettront franchement au service du bien commun.

C'est aussi le ton du NOUVELLISTE qui fait une analyse détaillée au vote.

La faiblesse du mouvement C.C.F. apparaît dès la mise en nomination. C'est à peine si le nouveau parti politique mit des candidats dans un tiers des comtés. Il n'a pu faire élire qu'un seul candidat. C'est plutôt maigre dans une province où les mécontents sont nombreux et où de tout temps on a eu un peu le goût d'un troisième parti. (...) Le parti de la C.C.F. aura eu un bien moindre succès que celui des Fermiers-unis. Celui-ci au moins fut quelque temps redoutable et conquit même le pouvoir. Il est vrai que ce fut de courte durée comme les triomphes de tout troisième parti au Canada.

La C.C.F. se défendait de faire du socialisme et du communisme. Aussi les tenants de l'un et l'autre décidèrent-ils de tenter fortune et de mesurer le progrès de leurs idées. Le résultat a été désastreux: il établit que nous sommes en présence d'un groupe mille fois plus fort en gueule qu'en nombre.

Le NOUVELLISTE apporte la conclusion qui s'impose: les partis de gauche sont écrasés, mais ils ne sont pas morts et n'en restent pas moins un ferment dangereux.

Les communistes et les socialistes n'ont pas dans les quatre-vingt-dix comtés de l'Ontario recueilli plus de dix mille votes. Or il s'est donné dans l'Ontario, au scrutin de mardi dernier, plus de 1,300,000 votes.

Socialistes et communistes y demeurent donc une infime minorité. Cela ne veut pas dire cependant qu'on ne lui doive point faire la guerre. Il ne faut jamais oublier qu'une telle minorité joue le rôle de levain et peut, si les circonstances s'y prêtent, faire surgir la révolution.

La presse rurale et les partis

Le sort du plus grand nombre de nos journaux ruraux est lié à celui d'un parti politique et l'on voit percer des sympathies même chez ceux qui affichent la plus farouche indépendance. Il serait trop long de passer en revue tous les hebdomadaires qui nous sont parvenus en fin de semaine et qui ont plus ou moins clairement avoué leurs tendances en commentant les récentes élections de la Saskatchewan et de l'Ontario.

C'est évidemment la grande joie dans les périodiques libéraux qui reprennent pour la plupart les commentaires enthousiastes de quotidiens de même couleur. « Qui sème le vent récolte la tempête », écrit le JOURNAL DE WATERLOO en montrant du doigt M. Bennett à l'intention de qui il ajoute :

Un fait saute aux yeux des moins avertis: le peuple canadien n'est pas encore prêt à se plier sous le joug d'une dictature et il refuse absolument de se laisser, à l'instar des paysans du Rhin ou des moujiks de la Russie, mener à coups de botte au derrière.

Que M. Bennett tente maintenant la grande aventure et se risque à consulter non plus une ou deux provinces, mais toutes les parties du Dominion. Il verra que la réponse est la même partout et que celui qui sème le vent est infailliblement emporté par la tempête.

L'ÉCLAIREUR répand sa joie pendant deux colonnes et termine en faisant siens les commentaires que M. Taschereau a faits pour la presse. Le CLAIRON, de Saint-Hyacinthe, journal dont le dévouement à M. Bouchard se mesure non à la colonne mais aux pages, exulte selon l'orthodoxie libérale, mais plus brièvement que l'ÉCLAIREUR, car il a besoin de son espace pour publier le texte des récents discours du maire de Saint-Hyacinthe: il reproduit toutes ses harangues depuis que celui-ci a entrepris sa campagne pour la municipalisation de l'électricité.

Il y a aussi des journaux qui sortent des mêmes presses, qui répandent le même texte et dont la mise en page elle-même ne varie guère. Ce sont plusieurs journaux au texte unique ou, mieux, un seul journal au titre multiple. Ce sont des périodiques rédigés aux intentions des citoyens d'un comté ou d'une région dont on multiplie le tirage en le distribuant dans un comté ou une région voisine sous un nouveau titre coiffant le même texte. Nous recevons ainsi d'une imprimerie du bas du fleuve cinq hebdomadaires qui se présentent comme les « organes » de tel ou tel comté. Le COURRIER DU NORD, le LOTBINIÈRE, le GASPÉSIEN, le COURRIER DE L'ISLET, L'ÉTENDARD

(Bellechasse) sortent tous des mêmes presses et présentent tous le même texte et la même disposition. Tous libéraux, ils ont tous consacré la première page entière de leur dernière édition aux « Victoires libérales » et tous font les mêmes prédictions à M. Bennett par la plume d'un M. Jacques Beaumont; ils ont tous, dans les mêmes termes, sommé M. Bennett de partir et de laisser sa place à M. King.

L'équivalent existe dans la nuance bleue. Ainsi le DORCHESTER et le GUIDE (Sainte-Marie de Beauce) impriment le même texte, mais en en variant la disposition. Leurs attaches politiques leur interdit de se réjouir de la défaite conservatrice de la semaine dernière, mais ils ne manquent pas de reprendre le refrain entonné par l'ILLUSTRATION: la crise provoque partout des changements de gouvernements et celui de M. Taschereau ne pourra résister à cette poussée. « Les vieux gouvernements tombent... » écrivent ces deux hebdomadaires de la Beauce.

Le gouvernement d'Ontario et celui de la Saskatchewan sont aujourd'hui dirigés par des libéraux. Les conservateurs qui détenaient le pouvoir depuis de longues années en Ontario ont été balayés par la vague libérale. Les vieux gouvernements tombent partout et la défaite des conservateurs est certainement un avertissement douloureux pour le gouvernement de Québec.

Si nous pouvons nous baser sur les résultats des provinces, il faut admettre que les conservateurs auront de la difficulté, si le courant ne change pas, lorsque M. Bennett viendra devant le peuple.

Le gouvernement conservateur de l'Ontario est celui qui ressemblait le plus au gouvernement libéral de Québec. Espérons que le vieux gouvernement Taschereau subisse lui aussi la punition qu'il a depuis longtemps mérité.

Et ils ajoutent, sous le titre « La chute de Henry signifie la chute de M. Taschereau » :

Comme nous le disons dans un autre article, la chute du gouvernement conservateur d'Ontario est un avertissement significatif pour le gouvernement provincial. Les vieux gouvernements tombent partout et si M. Taschereau a réussi à se sauver du lavage à la dernière rencontre, il peut être certain que cette fois il n'échappera pas au mécontentement général des citoyens de la province.

Le peuple en a assez de l'annulation provinciale, LE SOLEIL peut chanter sur tous les tons les louanges de son idole, le peuple comprend bien pourquoi il parle ainsi.

Il est temps que notre province se réveille. Il est temps que l'on réalise notre devoir. Il est temps que nous imitions l'Ontario et que nous défaisons ce vieux gouvernement décrépi.

Ce qui ne laisse plus de doute sur la nuance politique de ces hebdomadaires accablés.

D'autres ont plus de doigté. Ainsi le COURRIER DE ST-HYACINTHE, indépendant en principe, ayant comme programme celui de la Société St-Jean-Baptiste: « Nos institutions — Notre langue — Nos lois », exprime avec beaucoup de délicatesse sa sympathie pour M. Bennett dont il croit la chute prochaine et inévitable. H.B. exprime ses prévisions avec une teinte de mélancolie et de regret qui trahit le partisan chagrin. Lisez ce chef-d'œuvre :

Le résultat des élections provinciales, dans l'Ontario comme dans la Saskatchewan, aura médiocrement réjoui le cœur de M. Bennett. Comme il est inévitable en temps de crise (faisons toujours exception pour le Québec, dont la population jouit d'une psychologie particulière, unique au monde), on a voté contre le régime existant. D'aucuns voient dans les derniers événements le signe de la défaite prochaine, à Ottawa, du parti conservateur. Ils n'ont pas tort à fait tort. Le contraire, plutôt, étonnerait. Bien qu'il sache que plus ça change, et plus c'est pareil, le peuple aime de changer, comme dirait Gide. Le peuple a toujours raison, même quand il a tort. N'empêche qu'un rapport venu de Genève, il y a quelques semaines, disait au monde entier que la situation du Canada s'était améliorée dans une proportion de 40 pour 100, dans les derniers douze mois, et qu'aucun autre pays ne pouvait montrer aussi belle figure. Il ne faut pas être grand clerc pour trouver que cela s'est passé durant l'administration de M. Bennett, et que celui-ci doit en être responsable pour une petite part. Il y a gros à parier qu'il en sera puni comme il se doit, aux prochaines élections fédérales.

Vous avez bien lu? C'est de Genève qu'on apprend que le Canada jouit d'une grande prospérité... relative, il est vrai, et dont les Canadiens ne s'étaient pas encore aperçus. Évidemment M. Bennett doit y être pour quelque chose, il « doit » en être responsable (sic!) pour une petite part. Et cela est signé H.B. H.B., c'est-à-dire Harry Bernard, directeur de l'ACTION NATIONALE, revue nationaliste par définition et par confession, opposée par nécessité logique et politique à un Bennett impérialiste et centralisateur, ennemi déclaré et irréductible de l'autonomie provinciale et du bilinguisme fédéral! H.B. exprime d'une façon non équivoque le déplaisir avec lequel il verrait M. Bennett perdre le pouvoir. H.B. a-t-il bien réfléchi avant d'écrire ces lignes? Nous lui avons toujours fait l'honneur de croire qu'il n'était pas du petit groupe de faux nationalistes — qui ne sont que des saint-jean-baptistards — dont la haine de M. Taschereau et plus forte que le patriotisme et les porte à tout voir en bleu. Pour ma part je n'avais jamais voulu confondre M. Bernard avec certains éléments de la « bonne » presse dont l'indépendance n'est qu'un masque qui cache mal leur vraie figure. Je ne puis croire que sa vue soit faussée au point de l'empêcher de voir en M. Bennett l'un des pires ennemis du français au Canada, car s'il ne fait pas de déclarations tonitruantes, à la Cowan, il ne nous cache pas son mépris et sa politique tend froidement et systématiquement à notre anéantissement.

A l'ordre du jour

J'ai déjà fait remarquer que notre attitude au sujet de la Confédération commençait à faire réfléchir et à inspirer des commentaires. C'est que depuis le premier article où l'ORDRE a touché cette question, de nombreux faits sont venus illustrer nos idées et montrer la justesse de nos prévisions. L'ECHO DU ST-AURICE, publié à Shawinigan Falls, se demande à son tour quel intérêt nous avons à rester dans cette Confédération. L'ECHO reproduit ce que j'écrivais ici même, le 18 juin, en réponse à la profession de foi de M. Thomas Poulin, de l'ACTION CATHOLIQUE, et accompagne cette reproduction des commentaires suivants qui constituent l'article de tête du journal :

Nos lecteurs trouveront dans notre édition de ce jour, un éloquent article de M. Georges Langlois, de l'ORDRE en réponse à M. Thomas Poulin, de l'ACTION CATHOLIQUE qui craint pour les jours de la Confédération et qui exhorte ses lecteurs à maintenir à ce lien parce que c'est l'œuvre de nos pères.

En face du mépris affiché brutalement par Ottawa, pour tout ce qui est français et pour tout ce qui vient de Québec, l'ECHO DU ST-AURICE n'a pas hésité à affirmer que nous devions briser au plus tôt le contrat qui nous lie et faire de notre province un Dominion où nous serions les maîtres.

Notre éminent confrère de l'ORDRE nous a fait remarquer que nous allions un peu vite; que la Confédération était pour nous un fardeau, pour notre race une sérieuse entrave, mais que ça ne pouvait s'opérer du jour au lendemain. Nous en convenons. Mais nous croyons cependant qu'aucune occasion ne doit être négligée d'exposer notre ardent désir d'être soulagés du joug anglais qui nous écrase. Nous avons perdu depuis soixante ans beaucoup de terrain.

L'Anglais nous assimile lentement en nous rognant un peu tous les jours, nos libertés et nos droits acquis. Nous traités on les considère comme des chiffons de papier. On s'en moque ouvertement dans la presse anglosaxonne, dans les assemblées publiques, dans les loges, au parlement.

Les patriotes sincères, les hommes d'action s'émouvent et avec raison de cette situation angoissante. Et ils tracent un nouveau sillon que le peuple canadien-français devra suivre s'il veut survivre.

L'ACTION CATHOLIQUE prend la défense du pacte confédératif et nous abjure de ne pas l'abandonner. C'est en réponse à la prétention de M. Poulin que M. Langlois a écrit l'article si vrai que nous publions ailleurs.

Je m'excuse de reproduire ces lignes où se trouvent des mots trop élogieux pour moi, mais il est bon de faire constater de temps à autre à nos lecteurs que nos idées vont leur chemin et que nos campagnes ne restent pas sans écho.

Georges LANGLOIS

Pour votre complet d'été, voyez les étoffes d'Emile Thibault. De beaux dessins, couleurs gaies, étoffes durables. Coupe selon les dernières modes. Prix convenant à toutes les bourses. Profitez de l'expérience d'un marchand qui tient avant tout à satisfaire sa clientèle. 335 ept. rue St-Catherine. (2-5)

Intrigues allemandes en Sarre

A chaque jour son scandale: cela semble être le mot d'ordre des nazis sarrois; l'autre jour, l'attitude menaçante et provocante des nazis de Sarrelouis à l'égard des étudiants de Nancy allés visiter la ville; le lendemain, le compte rendu de cet incident dans les journaux du Front allemand. Depuis l'arrivée au pouvoir de Hitler, on est, il est vrai, habitué aux inexactitudes, aux mensonges de la presse nazie. Mais la manière dont les journaux sarrois ont rendu compte des événements scandaleux de Sarrelouis dépasse vraiment toutes les normes. Les journaux du Front allemand déclarent que ce sont les étudiants français et leur professeur qui ont provoqué les habitants de Sarrelouis, car le professeur aurait dit aux étudiants que la ville de Sarrelouis était française et resterait française. Mais aucun journal n'est capable de citer aucun témoin ayant entendu cette phrase. Au contraire, le SARREBRUCKER ZEITUNG écrit textuellement: « Nous avons parlé à une douzaine d'habitants de Sarrelouis ne comprenant pas le français; ils ne pouvaient pas nous donner un renseignement exact sur les termes du discours de leur guide. » Néanmoins toute l'affaire est représentée comme « une défense spontanée contre une action de propagande française ».

Il va sans dire que ni le professeur français, ni l'employé des mines qui accompagnait les étudiants n'ont prononcé aucune parole ayant un caractère politique et que les comptes rendus de la presse nazie sont inventés de toutes pièces.

M. Alfred Duranleau

Il est né quelque part entre le Saint-Laurent et le Richelieu. Un de nos collègues classiques se glorifie de le compter parmi ses anciens élèves. Le barreau lui a délivré un parchemin qu'il a soigneusement encadré. Il fut l'associé de son beau-frère, feu M. Rodolphe Monty. Grâce à la notoire sympathie du cabinet Borden à l'égard de M. Monty, il exploita les fils de cultivateurs « qui voulaient être exemptés de la Conscription ». Ainsi il amassa quelques milliers de dollars. Il était, avec M. Houde, parmi les treize députés conservateurs que Monty réalisa au gouvernement provincial en 1923. Il fut donc le député de Dorion à la Chambre; ses adversaires avaient été MM. Poulin et Perrier. Jamais il ne serait parvenu à la députation dans ce comté qu'il habite encore sans la présence de deux candidats qui se partageront le vote libéral. Son mandat terminé au bout de quatre ans, il n'osa se montrer devant les électeurs de Dorion. Pendant l'éclipse politique qui suivit, il plaça des causes en séparation de corps; ses associés étaient versés dans ce genre d'affaires. Pour récompenser l'un d'eux, M. Angers, il a employé toute sa maigre influence auprès de M. Bennett, et l'a fait nommer juge de la Cour de l'Échiquier, à \$11,000 de traitement annuel. C'est en 1930 qu'il posa sa candidature dans son comté natal; il n'y était pas encore connu. Sa photo avait déjà paru dans les journaux, et il portait bien. Son adversaire, alors malade, quoique bien supérieur, fut défait. Comme la province de Québec n'avait délégué à Ottawa que des inconnus, parmi les conservateurs, il fut appelé au ministère de la Marine. D'ici quelques mois, nous aurons des élections générales. Comme il sait qu'il ne peut raisonnablement se montrer devant ses ex-électeurs, pressé d'assurer son pain pour l'avenir, il s'emploie à se faire nommer juge ou sénateur. N'étant propre à rien, il se croit capable de tout. M. Bennett accèdera peut-être à ce désir, mais la province de Québec honnira le Cabinet fédéral coupable d'une telle nomination. Il était absent lorsque la Chambre vota le projet de la monnaie bilingue, car alors M. Duranleau, ex-avocat des conscrits, ex-député de Dorion, ex-procureur des femmes en querelle avec leur mari, futur ex-député de Chambly-Verchères et futur ex-ministre de la Marine, car alors M. Alfred Duranleau, dans les affaires d'une crise de patriotisme intense, enfançant un discours pour la Saint-Jean-Baptiste.

Tout le monde se demande pourquoi les officiers supérieurs de la Société Saint-Jean-Baptiste, les successeurs de Duvernay, l'intraitable patriote, ont laissé M. Alfred Duranleau donner des leçons de patriotisme au peuple canadien, dimanche soir, aux jardins Lafontaine. Ignorant-ils que le ministre avait fui, deux jours auparavant, pour échapper à la colère de son maître? Les journalistes anonymes, décriés par le premier-ministre tout en or qui gouverne le pays, qui ne reçoivent pas le cinquième, le dixième peut-être du traitement annuel versé à M. Alfred Duranleau, méprisent celui-ci au point de n'avoir pas soufflé mot de son discours. C'est avec orgueil que je sers la main de mes courageux confrères.

Comme il est impossible de savoir ce qu'a dit exactement M. Alfred Duranleau, je me permets d'écrire quelques phrases de discours qu'il a dû faire. Écoutez M. Alfred Duranleau, le ministre de la Marine: « C'est par le travail et la réflexion que la jeunesse canadienne-française doit se préparer aux tâches de l'avenir. Moi, j'ai étudié, scruté, examiné, analysé, diséqué tous nos problèmes politiques, économiques, religieux, sociaux et nationaux; ensuite je me suis présenté à la députation, et j'ai été élu sans le secours de la brigade et des manœuvres de corruption électorale. Il faut que nous ayons le courage de nos convictions religieuses et patriotiques: les Canadiens-Français ont une mission à remplir sur cette terre d'Amérique. Vivant dans la meilleure entente possible avec leurs concitoyens « de langue anglaise », les Canadiens du Québec doivent afficher avec orgueil leur foi nationale et patriotique. Moi, depuis que je suis ministre de la Marine, j'ai défendu avec ardeur les intérêts des Canadiens-Français; j'ai résisté aux prières de mes collègues du Cabinet chaque fois qu'il fallait revendiquer les droits de ma Race. Tel que vous me voyez, je suis le parfait avocat, je suis le parfait député, je suis le parfait ministre de la Marine, comme je serai le parfait juge ou le parfait sénateur. J'ai dit. » Et M. Alfred Duranleau s'assit.

Lorsque l'équipe locale triomphe... et que vous vous joignez aux autres partisans pour rendre ce jour mémorable, équilibrez tous vos soucis, mais n'oubliez pas qu'il y aura un lendemain. L'Eau Perrier, l'idéal pour « couper », produit un effet bienfaisant pour la tête et l'estomac. Fournisseurs de Sa Majesté.

Sur une conférence de M. Wilfred Bovey

Nous n'apprenions rien à nos lecteurs en leur disant que M. Bovey. Rappelons toutefois qu'il est l'auteur d'un livre très sympathique sur les Canadiens français. Ce volume — canadien — eut une large diffusion, car je me rappelle l'avoir vu dans une librairie de Londres pas plus tard que l'été dernier.

Lors d'une conférence qu'il vient de donner à l'American Library Association, le directeur des relations extérieures de l'Université McGill parla de notre littérature canadienne-française en termes fort élogieux. Des Canadiens français M. Bovey dit qu'il n'est pas plus européen. Rien de plus vrai: cette constatation est facile à faire. Nous sommes aussi différents de l'Européen que le Japonais de l'Américain. M. Bovey dont la conférence portait le titre: « The Pen in French Canada », traita surtout de notre littérature. Il connaît nos auteurs mieux, j'en suis convaincu, qu'un bon nombre d'entre nous. D'après M. Bovey, et cette idée est très juste, les caractères principaux de notre littérature sont la prédominance du facteur religieux, notre goût pour les classiques et les études d'histoire et de philosophie. Le conférencier passe en revue les plus connus de nos écrivains. M. l'abbé Groulx vient en tête à la fois comme historien et romancier. M. Bovey insiste surtout sur l'idée centrale de l'œuvre de M. l'abbé Groulx et qui est d'après lui l'idée de lutte. Avec beaucoup de vérité M. Bovey souligne le caractère romantique de notre histoire telle qu'elle est écrite. Pour l'historien Canadien français, dit-il, l'histoire est moins « un relevé scientifique des détails qu'un conte des bons jours d'autrefois ». A l'appui de son affirmation, il cite quelques vers de Fréchette.

M. Bovey compare aussi — ce dont nous sommes heureux, car nous ne nous serions jamais doutés de la chose — le poète Gonzalve Desaulniers aux chanteurs de la Grèce antique. Jovette-Alice Bernier — qui l'eût cru? — est l'objet d'un rapprochement entre son livre La chair décevante et les thèmes éternels d'Eschyle.

Maurice-Constantin Weyer, Georges Bugnet et Louis Hémond, sans être représentés comme des écrivains canadiens-français, sont donnés comme de bons peintres de l'âme canadienne. Nous croyons que c'est vrai, aussi vrai que les meilleurs essais écrits sur nous, sur notre âme canadienne eurent pour auteurs des étrangers qui sont, par

exemple, pour ne citer que les principaux, Vattier, Arnoud, Sigfried et le colonel Bovey lui-même. Nous devrions nous demander pourquoi nos écrivains, poètes et romanciers surtout, n'ont pas réussi à mieux dire ce que nous sommes. Pourquoi faut-il que ce soit toujours des étrangers qui nous révelent à nous-mêmes?

Au cours de sa très suggestive conférence, M. Bovey cite d'autres noms dont ceux de M. Georges Bouchard, de Mlle Simone Roulier et de M. Alfred Desrochers. A une question qu'il pose afin de savoir la part d'influence de la littérature française sur la nôtre, M. Bovey apporte le témoignage de M. Maurice Hébert. Nous savons tous qui est M. Hébert: un disciple de Mgr Camille Roy. Il le dit lui-même à plusieurs reprises dans un de ses livres dont je ne me rappelle pas le titre. Nous n'aimons pas cette partie du témoignage de M. Hébert, citée par M. Bovey, dans laquelle il dit que la littérature française de ces dernières années donne « une impression de néant » pendant que la nôtre fourmille de leçons de toute sorte. Cette affirmation est présomptueuse. Je ne sais pas si M. Bovey le pense mais, au ton du commentaire qui suit la citation de M. Hébert, nous ne serions pas surpris si l'éminent conférencier partageait un peu notre opinion sur ce point.

Une autre question de M. Bovey est la suivante: quelle est la part d'influence de la littérature anglaise sur le développement de notre propre littérature? On peut croire qu'elle est considérable. Si nous avions plus de chercheurs, cette question serait pour eux un bon sujet d'études et de recherches.

Bref, la conférence qu'a donnée sur nous et nos lettres le directeur des relations extérieures de l'Université McGill est flatteuse. M. Bovey est indulgent pour nous; ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs de nous comprendre mieux que ne le font un bon nombre de ses compatriotes. Faisons preuve d'autant de compréhension quand nous parlons de nos concitoyens anglophones et nous finirons par voir le jour où il y aura entre les deux grandes races du Canada une véritable Bonne Entente fondée sur autre chose que des mots et le désir de donner le groupe adverse. Si nous avons de notre côté trop de super-patriotes, il y a aussi, hélas! chez nos amis les « Anglais » trop de Thornbult et de Cowan.

Jean-Marie NADEAU

Comme la foule le huait, la fanfare entonna l'hymne national.

Je ne sais pourquoi, en écrivant ces réflexions sur le compte de M. Alfred Duranleau, je pense aux Camelots du Roi. Je ne puis résister au désir de vous raconter l' anecdote suivante: Un professeur de la Sorbonne avait attaqué Jeanne d'Arc. La Pucelle d'Orléans n'était pas une pucelle, disait-il; elle jurait comme un cochon; elle n'avait pas sauvé la France. Maurice Pujo, rédacteur en chef de l'ACTION FRANÇAISE, et un ami assistaient au cours de ce docteur professeur. Ils lui dirent: « Monsieur, vous insultez Jeanne d'Arc, vous insultez la France; vous méritiez la fessée. » Incontinent ils montèrent à la tribune, saisirent le professeur, le décollèrent devant l'auditoire amusé, et lui administrèrent la plus royale fessée dont témoignent les annales de France et de Navarre. Pareils procédés sont un peu violents. Je préfère la dose d'huile de ricin: c'est inoffensif, et tout aussi efficace.

Dollard DARSEREAU

Vengeance médicale

Bien que la mode ne soit plus aux femmes maigres et que les jeunes beautés n'aient plus pour idéal la minceur élégante, l'embouppement préoccupe encore beaucoup ces dames.

D'autant qu'un corsetage trop marqué n'est plus admis à la plage ou au bal. Maigrir! que ne ferait-on pas aujourd'hui pour maigrir! Médicaments, cures, massages, éducation physique, régimes sévères et congrus...

D'un médecin à l'autre, on court. Si celui-ci, en deux semaines, n'a rien pu faire, on l'abandonne. Un autre aura peut-être plus de chance...

Un journal de Budapest nous conte à ce sujet une histoire bien drôle.

La belle Hongroise, Mme A. L., était affligée d'une obésité plantureuse autant que débordante.

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

VOTRE téléphone, c'est comme le savoir. C'est l'usage que vous en faites qui détermine la mesure de sa valeur. Il est toujours prêt à surmonter les obstacles qu'offrent le temps et la distance et, comme le savoir, il vous vaut beaucoup plus dans votre vie quotidienne que le coût d'acquisition.

Docteur Tancrède Asselin, chirurgien-dentiste, 5064, avenue du Parc, près rue Laurier, à son bureau de 9 h. à 6 h. sur rendez-vous. Tél.: DO 2087. (2)

LES PRIMES DE L'ORDRE

Nous donnerons gratis, avec chaque abonnement de trois mois, un exemplaire d'un ouvrage d'Olivier Asselin sur L'œuvre de l'abbé Groulx, paru en 1923, mais qui a conservé son actualité foncière et qui, notamment, traite à un point de vue tout nouveau le sujet de l'abandon du Canada par la France. Les abonnés de six mois ou plus recevront en prime un exemplaire du recueil en deux volumes des écrits de Jules Fournier intitulés Mon encier, ouvrage qui se vend encore en librairie un dollar. Les personnes qui se sont abonnées ou réabonnées depuis le 1er juin auront droit à ces primes. Prière d'en faire la demande à l'Administration.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'administrateur,

Veillez m'inscrire sur la liste de vos abonnés pour trois mois — six mois — un an (biffer les indications inutiles). Bien entendu, j'aurai droit à la prime que vous offrez.

[Signé]

Adresse

N. B. — L'abonnement est payable d'avance.

BUVEZ

LA BIÈRE

Dow
OLD STOCK

PRIME PAR LA FORCE ET PAR LA QUALITÉ

Le défilé des ondes ou le patriotisme omniprésent

A ceux qui n'avaient pas l'inappréciable avantage d'assister au défilé de la Saint-Jean-Baptiste, la radio apportait un puissant réconfort moral: la description détaillée, faite au microphone par un bonimenteur enthousiaste, de la manifestation de dimanche. Les représentants les plus refroidis de la « race » ont dû sentir renaitre leur patriotisme sous le flot de périodes et de superlatifs que, pendant trois heures d'horloge, le défilé des ondes leur apportait dans « cette belle langue de Louis XIV » que nous ont léguée nos ancêtres, que nos « pères » ont si bien défendue, que Thomas Poulain écrit avec tant d'élégance. Mais ce cher T. P. a dû se sentir humilié, dimanche dernier, car s'il écrit la langue de Louis XIV avec beaucoup de grâce, le « radioteur » de l'autre jour la parle avec plus de pompe que Bossuet. Assister à la « procession » de la Saint-Jean-Baptiste par radio, voir cette « magnifique parade » par le trou d'un haut-parleur, il n'y a pas de spectacle plus réconfortant.

Pensez donc! Quand vous savez, pour l'avoir déjà vu de vos yeux, que chaque année le défilé de la Saint-Jean-Baptiste efface en splendeur et en magnificence ceux des années précédentes, et que vous entendez une voix invisible, une voix sans visage, vous clamer toutes les trente secondes, d'un ton ému qui ne se trahit pas durant trois heures, que c'est magnifique, grandiose, splendide, merveilleux, « oui, mesdames et messieurs, merveilleux et je ne trouve franchement pas d'autre mot », le vieux jus de navet qui vous coule dans les veines vous fait battre les tempes et vous vous sentez prêt à engager de nouvelles luttes pour la défense d'un français qui vous vient ainsi cadencé, harmonieux, élégant, à jet continu, porté sur les ondes de l'air canadien. N'y a-t-il pas lieu vraiment d'être fier de se savoir Canadien quand on vous annonce que « le département des pompiers marche en avant » et que son chef le suit « en machine »? Mais ce n'est là que le prélude, car voici les dignitaires de la Société avec leur « collier d'usage » voici les Franco-Américains accourus à l'appel de notre Société nationale qui « a plusieurs branches aux États-Unis »; voici les « vétérans » aux uniformes « usés »; voici les Franco-Américains et les Canado-Américains qui sont venus revoir « leur province non pas natale mais de leurs ancêtres »; voici les cadets de nos écoles « qui marchent très bien et semblent très bien stylés (ou stylées?) », ces cadets qui sont « la gloire de notre province pas très enthousiaste au point de vue militariste. »

« Les applaudissements que vous entendez, mesdames et messieurs, continue le conférencier, sont décernés aux zouaves. » Tout le long de son discours, il ne manquera pas une occasion d'employer la forme passive propre à la langue française, du moins à celle de notre province. Il salue les « drapeaux portés hautement et fièrement ». Il profite d'une halte du défilé pour dire un mot de la foule qu'a attirée l'événement dont il est le héros et remarque la présence de nombreuses femmes « qui sont toutes jolies aujourd'hui ». Flatteur, va!

Enfin voici le premier char! « Je ne sais pas exactement les personnages qu'on veut représenter », dit-il, et il ajoute: « Ce char présente un fort beau spectacle. C'est le Temps. Il y a un temple grec et le traditionnel vieillard à longue barbe avec un sablier, etc. » Un temple grec à la Saint-Jean-Baptiste? Mais passons. « Ce char est suivi d'une garde uniformée de bleu. » Vient ensuite une « section » de la Société Saint-Jean-Baptiste et ses « dignitaires avec le collier d'usage et le traditionnel chapeau haut de forme. » Cette expression reviendra autant de fois qu'il passera de « sections » de la société nationale devant le micro. Variantes: superbe collier, magnifique collier, chapeau de soie.

Après le traditionnel chapeau viennent les non moins « traditionnels et fidèles drapeaux ». Puis la clique d'un corps de cadets. Comme il n'a pas la moindre idée que cela peu s'appeler une clique, il nous parle du « corps de clairon du corps de cadets. » Ce sont des enfants de dix à quatorze ans, explique-t-il: « C'est assez typique de les voir souffler dans des tambours... pardon dans des clairons... presque aussi gros qu'eux! » Voici des éclaireurs canadiens-français. Cherchez des Canadiens-français dans un défilé de Saint-Jean-Baptiste, c'est chercher des « french pastries » et des « french cleaners » à Paris, de la bière en Allemagne, du macaroni en Italie et de la neige au Pôle Nord. Mais il faut une explication: « Les éclaireurs, ce sont des boys scouts, à mesure que la chose se développe, c'est déjà assez développé du côté anglais. » Authentique.

« Suit la bannière dans une automobile portée par quatre enfants. » Non moins authentique.

Enfin une musique couvre la voix de notre discoureur. Cela demande une explication. C'est la musique (il dit fanfare) d'un régiment écossais et notre Jean-Baptiste est tout rempli d'enthousiasme parce que cette musique joue O Canada. Naturellement il admire le « costume typique, gai et réellement militaire » de nos amis écossais. Un autre char: « Ce char représente Jacques Cartier à Gaspé. Ce char est très bien et immense. » Il est suivi d'une garde « très bien stylée. Leur costume est noir, je crois, très foncé. »

Une nouvelle halte du défilé lui permet, non de souffler, mais de nous rappeler que « cette parade est un geste en même temps patriotique et loyal à nos ancêtres, à Duvernay et aux braves qui se sont si bien battus pour notre langue et nos droits. » Puis il voit s'ébranler un « tambour-major vraiment typique comme ceux qu'on admire dans les livres de contes aussi bien que dans l'histoire. » C'est bien en effet des histoires de tambours-majors qu'on enseigne, ou du moins qu'on enseignait, aux enfants. Vous connaissez M. Victor Doré. Mais vous ignorez sans doute qu'il était « président de la Commission des écoles scolaires de Montréal. » Textuel. Derrière le tambour-major, un drapeau, « le drapeau porté en tête des Canadiens-français dans toutes les manifestations que ce soit patriotiques et populaires ou quoi que ce soit. »

Mais voici quelque chose d'important: « L'effigie du magnifique paquebot du Canadien-Pacifique, l'« Empress of Britain ». Ce paquebot est l'un des plus magnifiques palais flottants de l'Atlantique. On y voit le magnifique paquebot voguant, je crois, le long du Saint-Laurent. Le paquebot est très bien représenté en effigie. Des jeunes filles en costumes représentent, je crois, etc. » « J'en trevois à quelque distance le quatrième char: la Chandelée. » Un intérieur d'autrefois, avec cheminée: « Fait assez typique, la cheminée en pierre, ou plutôt en roches, est certainement d'un réalisme très vivant. » Une calèche transporte probablement quelques dignitaires de la Société Saint-Jean-Baptiste. Enfin, après avoir salué un corps d'éclaireurs, de girls guides (prononcez gueurle gaidze), le

bonimenteur « passe le micro à un copain ».

Le copain n'est ni moins prolixe, ni moins pittoresque que son prédécesseur. Il nous raconte qu'il aperçoit un camion de prise de vues animées; que les membres d'une garde portent « un képi genre ce qu'on appelle communément genre chaloupe, probablement »; qu'ils « marchent très bien, presque tous ont le pas et balancent très bien les bras et vous savez que c'est très difficile. » « Chose très surprenante, les jeunes égalent, s'ils ne surpassent pas (flatteur!) leurs aînés. Ils marchent très bien. » Un nouveau char lui fait admirer « les magies et les miracles de l'électricité représentée (ou té?) » par des jeunes femmes. C'est un rêve de nuit raconté en plein jour!... On ne voit ni le chauffeur, ni les roues, tout est absolument bien arrangé. » Pour faire diversion, le copain y va de sa petite appréciation de la foule et n'hésite pas à proclamer que toute la population est là. Si on avait pu lui répondre, on aurait été tenté de l'inviter à se taire, mais il continue en nous disant que cette « parade est une manifestation de patriotisme magnifique, pas en paroles mais en ac-

tions, en actes et en gestes. » Et le premier discoureur revient au micro.

Comme cela a duré trois heures, on ne m'en voudra pas d'arrêter ici cette transcription dont je garantis l'authenticité des passages guillemetés. Mais je ne saurais terminer sans reproduire quelques phrases « typiques », pour employer un terme cher à notre bonimenteur, cueillies ici et là. Il continua ainsi pendant trois heures à nous abreuver de magnifiques, de patriotiques, de loyalisme, de fidélité aux ancêtres, de panache (oui, de panache!), etc., sur ce « geste autant militaire que patriotique et populaire ».

Il dit des frères Montgolfier qu'ils « ont été les premiers à se vanter de pouvoir voler. » Ce char était tiré, ne l'oublions pas, par un cheval adéquat et très dans la note. » Toujours aussi flatteur, il dit de la « Philharmonique de Saint-Hyacinthe » qu'elle est « presque célèbre » et de Trois-Rivières que c'est une « petite ville, je devrais dire une grande ville. » Sur l'avion: « Voici une merveille. Je dis merveille et c'est bien la seule expression qui me vienne. — Tu l'as dit! —

Il représente une autre phase de la transportation aérienne... Les hommes avec leur pauvre petit génie (toujours flatteur) ont pu surmonter les éléments. »

Je vous dispense des phrases sur les « uniformes brillants et propres », sur les tambours-majors qui « précèdent fièrement et crânement » les gardes. Mais je regrette de n'avoir pu prendre d'un bout à l'autre cette phrase interminable où il y avait au moins ceci: « ... ce geste héroïque qui marque bien comment nous savons fêter notre fête nationale... et nos ancêtres qui sont venus pour l'établissement de nos droits et de nos revendications et de notre loyauté qui ne mourra jamais. » Après avoir salué le maire Houde et son « magnifique et toujours encourageant sourire » il a un mot moins encourageant pour les « vieillards qui viennent peut-être pour la dernière fois à la procession de Saint-Jean-Baptiste. » Suivent les remerciements au « soleil qui continue toujours à nous éclairer pendant cette magnifique manifestation patriotique et populaire » et à « la force constabulaire de Montréal » pour son « beau travail ». « Il y a aujourd'hui à Montréal un détachement de presque toute la population canadienne-française », constate-t-il. Après s'être réjoui de la « marche militaire et bien saccadée d'un groupe d'élèves bien stylés et bien entraînés », il s'apitoie sur le sort du « pauvre moulin à vent qui agonise en Europe comme en Amérique. »

J'ai fermé l'appareil au moment où passait le « plus magnifique autobus de la compagnie des tramways avec quelques personnes à l'intérieur; fraîchement peint (l'autobus, sans doute), il est resplendissant, je dirais, et le chauffeur est fraîchement habillé. » A ce moment, de son site, le discoureur apercevait « le clocher qui marque le progrès de la ville, le progrès de l'industrie et le progrès de la religion »...

Georges LANGLOIS

L'ORDRE est édité par les Editions de l'Ordre limitée (cette bouffonne désignation est imposée par le seul gouvernement français d'Amérique) et imprimé par la Cie de Publication de la Patrie limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

MONTREAL LIGHT HEAT & POWER CONSOLIDATED

• Cette lettre ouverte fait partie d'une série publiée au sujet du service d'électricité



Montréal, le 25 juin 1934.

A nos Abonnés,

« Les pouvoirs d'eau sont un grand héritage national. » Cette phrase s'est retrouvée sur tant de lèvres et en des occasions si variées que la plupart des gens sont bien excusables de l'avoir ajoutée à la liste des proverbes du patelin sans en approfondir le sens.

C'est une belle phrase qui a le mérite d'être vraie.

En termes d'économie pratique, le progrès d'une nation est la mesure dans laquelle ses richesses naturelles ont été développées et utilisées au service du public.

Mais pourquoi seulement les pouvoirs d'eau?

L'axiome est aussi vrai des richesses agricoles, forestières et minières, dont le Canada est si abondamment pourvu.

Nul doute, ces richesses sont les quatre points d'appui du progrès de la nation.

Mais aucune n'est par elle-même une force dynamique susceptible d'enrichir l'individu ou le pays; il faut des hommes, de l'argent, des machines pour les rendre productives, et il faut un marché profitable à leurs produits.

Les moissons ne viendront que si le sol, pour fertile qu'il soit, a été labouré, ensemencé et cultivé; le plus beau pin doit être coupé, émondé, équarri, puis transporté de la forêt à la ville, avant de devenir utilisable à l'atelier, les plus riches minerais doivent être extraits des mines, raffinés puis transformés.

C'est de cette façon seulement que les richesses nationales peuvent devenir des agents constructeurs, créant pour le peuple des emplois rémunérateurs, fournissant à l'industrie ses matières premières et à la population les produits finis dont elle a besoin, apportant du fret aux compagnies de transport, jetant ainsi la base d'un commerce intérieur et extérieur profitable.

Le développement doit s'effectuer en étendue et en caractère sur une base économique solide; il doit être raisonnablement proportionnel à la demande, à la capacité des marchés domestique et mondial pour absorber les produits à écoulés.

Or, tel est précisément le cas des ressources hydro-électriques.

Le Canada a été singulièrement avantagé par la Providence: il possède énormément de pouvoirs d'eau pour répondre à tous les besoins d'électricité d'une population considérable. Nombre de ces sources d'énergie ont une renommée universelle... les merveilleuses chutes du Niagara, par exemple, qui, en plein cœur de l'une des régions les plus denses et les plus industrialisées du pays fournissent une électricité dont le coût de production est le plus bas dans le monde entier.

D'après le relevé des pouvoirs d'eau au Canada, le Bureau Fédéral de la Statistique évalue à près de 43,000,000 c.v. l'installation potentielle de turbines. L'installation actuelle n'atteint cependant pas 14 pour cent de ce chiffre colossal, ce qui n'empêche pas le pays d'être l'un des plus grands producteurs d'énergie électrique au monde.

Le même bureau évalue à environ 8½ millions de c.v. les ressources du Québec. Quant aux pouvoirs aménagés dans la province, ils se chiffraient en 1931 par environ 3 millions de c.v.

Mais l'eau des chutes n'est pas d'elle-même une force active capable de servir l'individu ou la société. Il faut de l'initiative, du capital et des machines avant qu'un seul cheval-vapeur soit produit et distribué pour utilisation.

On a malheureusement accordé tant de publicité à toutes sortes de théories extravagantes sur l'utilisation qu'on a ainsi encouragé le public à ignorer le côté pratique et économique de l'aménagement hydro-électrique et à escompter l'impossible.

Dans bien des cas, évidemment, on n'a pas vu quels frais comportait l'aménagement de ces ressources. Rares sont ceux qui comprennent combien il a fallu immobiliser de capitaux en constructions et en machines pour transformer les chutes d'eau en énergie électrique... et que ce montant de capitaux n'est même pas la moitié du coût total de l'outillage nécessaire pour la production, la transmission et la distribution au local de l'abonné.

Et il y en a tant qui ne savent pas que de 70% à 90% du coût de la distribution du courant au domicile de l'abonné est encouru après que le courant a quitté l'usine génératrice.

L'aménagement illimité des ressources hydro-électriques sans un marché d'éclairage et de force motrice proportionné serait donc de nature à hausser les tarifs au lieu de les diminuer, car une entreprise qui veut subsister doit avec ses ventes et ses revenus défrayer tous ses frais fixes et frais d'exploitation.

Simplement parce qu'il y a surabondance de pouvoirs d'eau disponibles, il ne s'en suit donc pas que l'individu, la province ou le pays vont en bénéficier immédiatement; il faut auparavant que la capacité d'utilisation justifie l'aménagement.

L'utilisation des ressources hydro-électriques pour servir nos abonnés a toujours été soigneusement diagnostiquée, tous les symptômes soigneusement pesés et toutes les mesures prises pour fournir économiquement un service de haute qualité.

Votre compagnie a toujours su prévoir les divers besoins de la population qu'elle sert, de sorte que ses abonnés sont assurés de services adéquats pour répondre aux demandes les plus exigeantes suscitées par le progrès chez l'individu, dans la société et dans l'industrie.

Montreal Light Heat & Power Consolidated

• Une autre lettre de la série paraîtra dans ce journal la semaine prochaine



Un cent dépensé en électricité à Montréal procure à la famille plus de confort et d'agrément qu'un cent dépensé pour tout autre service ou marchandise... de plus, si nous pouvons mettre à exécution notre projet de diminution de tarif, reprenant ainsi la pratique établie par la compagnie, le pouvoir d'achat du cent électrique accusera une augmentation progressive substantielle

LES LETTRES LES ARTS

Grignon chez les Anglais (1)

LES historiens du Canada, qu'ils soient de langue française ou qu'ils soient de langue anglaise, se lisent les uns les autres. Il se pourrait qu'ils y soient forcés par des recherches souvent parallèles : ils prennent assez vite goût à cette besogne. Rien d'intéressant comme de connaître l'avis de son voisin, surtout si vous prévoyez que cet avis ne sera pas du tout semblable au vôtre. A moins, bien entendu, qu'on pousse la manie casanière au point de dédaigner, comme chose barbare, tout ce qui est étranger. Les Anglais, trop souvent, avaient cette manie : encore pourrait-on les excuser en songeant que ceux qu'ils accusaient de barbarie étaient à peu près des barbares. Pour nous, la défaite serait puerile, et il n'est que trop vrai que cette xénophobie et ces anti-cécis, ces antipathies qui sont à la mode, sont aussi ridicules que les mots pédants qui les désignent.

Les Français lisent de plus en plus les Anglais, les Allemands, les Américains, voire les Japonais et les Péruviens. Les meilleurs écrivains d'Angleterre, Aldous Huxley, Maurice Barling, et tant d'autres sont aussi français que Proust et Valéry pour le moins, et beaucoup plus que vous et moi; Mansfield, Galsworthy, et Arnold Bennett pour ne pas parler de Moore, possèdent la plus belle culture française.

Pour nous, il ne serait que temps de nous intéresser aux écrivains du Canada anglais. Si nous lisons les nôtres, ceux-là ne peuvent nous paraître inférieurs et ce sera un commencement. Passer par la littérature de langue anglaise pour arriver à la littérature purement anglaise ou américaine pourrait être utile à plus d'un.

En attendant, le STAR de Montréal nous donne l'exemple. J'en suis d'autant plus heureux qu'une note de la page littéraire de samedi traite de mon ami Claude-Henri Grignon. Non pas que la littérature de Valdombre me ravisse tous les jours et que je fasse de ses ouvrages mes livres de chevet : il n'en demande pas tant. Mais que la réputation de notre collaborateur ait franchi notre cercle étroit, on aurait mauvaise grâce de ne l'en pas louer et de ne s'en pas louer soi-même.

Le STAR rappelle que *Maria Chapdelaine* incita nombre de nos auteurs à décrire la terre canadienne, du moins à la prendre comme toile de fond. « Few have done it so successfully », ajoute l'auteur anonyme, « Claude-Henri Grignon en fait collection de short stories. « Le Déserteur... The charm of this tale (la première nouvelle) lies, to a great extent, in its delightful narrative style. The author has very wisely retained the idiomatic French of the Quebec countryside, without parodying it or attempting to improve its idiosyncrasies. The des-

(1) Claude-Henri GRIGNON, *Le Déserteur*, Editions du Vieux-Chêne, chez Arsène Leroux, 856, est, rue Sherbrooke. Voir le STAR du 23 juin.

cription of an auction, for instance, at the beginning of « Le Déserteur », is a delicious bit of writing, full of sly humor, and worthy of comparison with Daudet's « Tarascon » yarns... »

« It is good to have stories written in this vein. They are simple, straightforward and reassuring, after the tortured trick technique adopted by so many writers of to-day. Mr. Grignon's volume should take its place among the more substantial contributions to French-Canadian literature... »

Vous qui fuyez la publicité et n'aimez que vos campagnes, vos lacs, et vos bois, mon cher Valdombre, vous voilà décidément célèbre. Encore un volume, et il vous faudra vous résigner à aller chez le photographe, et donner votre « portrait » aux journaux, comme on dit en notre pays.

Paisanterie à part, que le succès de notre ami nous serve aussi de leçon. Beaucoup plus de Canadiens de langue anglaise lisent la nôtre que nous le pensons. C'est à quoi devraient songer les éditeurs, pour étendre « leurs champs d'action » bien minuscules, et surtout les auteurs : pour eux, la tâche, difficile, si l'on songe à notre médiocrité actuelle, est de se rendre dignes d'être lus à Toronto, Calgary et Halifax comme à Québec ou à Granby.

Notre Grignon, lui, n'est pas resté inaperçu d'un fils spirituel de lord Atholstan : en l'honneur de Valdombre, marquons ce jour d'une pierre blanche.

Berthelot BRUNET

Découverte d'un nouveau corps simple

Une découverte exceptionnellement importante vient d'être faite par l'académicien d'Italie M. Enrico Fermi.

Celui-ci est arrivé à créer artificiellement un nouveau corps simple s'ajoutant à la liste des 92 corps simples existants. Ses travaux font suite à ceux des savants français Joliot et Mme Curie. Ceux-ci, après leur découverte du neutron, étaient parvenus à se servir de ce corpuscule pour « bombarder » le noyau atomique d'un certain nombre de corps simples ; le corps simple ainsi bombardé se transformait en un autre corps simple, mais toujours dans la série des corps existants.

M. Enrico Fermi, par le même procédé, a réussi à bombarder le dernier corps de la série, c'est-à-dire l'atome d'uranium. L'éclatement du noyau atomique bombardé a donné naissance à un nouveau corps appelé « élément 93 ».

L'annonce de cette découverte a été faite, au cours de la séance de clôture de l'année académique, par le sénateur Mario Urso Corbino.

En vous assurant dans *La Sauvagerie*, vous protégez votre famille contre les éventualités de la vie, tout en suivant l'adage de Cartier : « Travaillons pour le maintien de nos institutions. » 162 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

Réflexions sur une critique

Un monsieur à qui il arrive parfois de lire l'ORDRE — m'a-t-il dit — m'a tenu hier au téléphone des propos que je rapporte aussi fidèlement que ma mémoire a pu les enregistrer :

— De passage à Montréal pour quelques jours, je me proposais d'aller voir les *Misérables*. Je viens de lire la critique que vous en faites dans votre numéro d'aujourd'hui et je constate que vous ne les aimez pas. Mes occupations me pressent et je n'ai pas de temps à perdre. Me conseillez-vous de m'abstenir ?

— Avez-vous remarqué la dernière phrase de ma critique ? La voici : C'est une œuvre que personne ne regrettera d'avoir vue.

— Oui, mais j'ai pensé qu'elle était là pour la forme.

— Vous vous êtes trompé, cher monsieur. Allez sans crainte au Cinéma de Paris. Vous ne serez pas déçu.

Je ne dirai pas que ce monsieur raisonne comme un pantoufle. Il est plutôt victime d'une déformation dont la presse est responsable. Dans nombre de journaux, l'administration a pris le pas sur la rédaction, la publicité occupe le premier plan, la critique n'existe pas. Ce qu'on affuble de ce dernier nom, c'est, la plupart du temps, de la louange diaphane. La presse a tellement prodigué l'éloge sans discernement que l'on jette les hauts cris, dans certains milieux, lorsque la critique indépendante fait des réserves sur la valeur d'un film, d'une pièce de théâtre, d'une opérette, sur celle de leur réalisation ou de leur interprétation. Il se trouve même des gens qui prennent ces réserves pour une condamnation, voire un éreintement.

Certains trouveront peut-être dans la conversation que j'ai rapportée un argument contre la critique libre. « Voyez, diront-ils, vous faites du tort à l'industrie du spectacle, à ceux qui y ont placé des capitaux, à ceux qui en vivent. Voilà des choses dont vous devriez tenir compte, avant de vous montrer sévère. »

Si cette industrie souffre de la critique, elle n'a qu'à battre sa coulpe : elle a tellement forcé la note dans la réclame, elle a si souvent exigé des comptes rendus élogieux, que cela lui retombe aujourd'hui sur la nez. D'ailleurs, je ne suis pas très sûr que la critique sévère éloigne la foule des spectacles, surtout quand il s'agit du cinéma.

Dans un récent numéro de *VENDEMIER*, M. Jacques Surmagne rapportait à ses lecteurs les propos d'un de ses amis, industriel du film, qui s'était plaint à lui du tort que lui causait la critique. Puis il ajoutait ces commentaires :

« Mon ami a tort et raison à la fois. Il a tort s'il croit que la critique du meilleur d'entre nous peut faire le succès d'un film. Nous pouvons contribuer à la réussite d'une production en appuyant sur telle ou telle qualité, en faisant ressortir des détails qui auraient échappé au spectateur de la première heure. Mais, en définitive, il n'y a qu'un juge : c'est le public. Il y a une grande différence entre ce qui lui plaît et ce que nous semblons le « nec plus ultra ». Et moi-même, beaucoup en disant que Solitude (presque un

chef-d'œuvre) n'a pas été en son temps un succès financier considérable, mais que, par contre, Bouiboule, roi nègre, enrichira ses auteurs ?

Ces remarques sont parfaitement justes. Le verdict de la critique, surtout quand il s'agit d'un film, ne nuit pas à la recette, si défavorable soit-il. L'élite seule en tient compte ; encore arrive-t-il souvent qu'elle aille voir, par curiosité, ou pour porter son propre jugement. Quant à la masse du public, peu lui chaut. Elle n'a pas fait ici un bon accueil à des chefs-d'œuvre comme *A nous la liberté*, *le Million*, *Maedchen in Uniform*, etc., malgré le bien qu'on en a dit ; mais elle remplit les salles dès qu'on met à l'affiche des mélos comme les deux *Orphelins*, *le Maître de forges*, ou de grosses comédies comme celles dont Georges Milton est la vedette.

M. Surmagne ajoutait plus loin :

« Mais où mon ami a raison, c'est lorsqu'il déplore l'insincérité de certains critiques, l'acharnement systématique à déblâter. Ceci pourtant, je dois le dire, arrive moins souvent que le contraire : c'est-à-dire de louer, de louer toujours, de louer encore, sans restriction. Seulement, ceci n'est plus de la critique, c'est de la formule publicitaire, mais elle nous nuit considérablement. La première chose, en effet, que l'on puisse exiger de nous, c'est la sincérité. Nous pouvons nous tromper, mais on doit pouvoir reconnaître en nous un ton franc et impartial. La critique doit freiner son enthousiasme ou sa colère. Il doit juger objectivement. »

Je partage ces idées, sauf à préciser le sens que je donne au mot *objectivement*. J'entends que le critique juge avec discernement, sans parti pris, mais aussi sans faire abstraction de ses préférences, de ses goûts. La critique purement objective est, à mon avis, terne et sans grande valeur.

« Faire métier de juge est fort tentant, disait encore M. Surmagne, mais être un juge intègre est plus difficile. » C'est exact. Dans un grand nombre de nos journaux, les critiques ont les mains liées : ils doivent s'incliner devant les exigences des annonceurs ; l'administration, quand elle vient d'obtenir un important contrat de publicité, ne tolère pas que la critique se montre sévère dans une page à l'égard d'un spectacle porté aux nues dans une autre. Sans compter qu'il se trouve des rédacteurs pour faire chaque semaine, moyennant quelques dollars, des comptes rendus fort élogieux ; ce n'est un secret pour personne dans le monde des journaux et dans celui des spectacles.

Dans les colonnes de l'ORDRE, comme dans celles de quelques autres journaux, ni l'éloge ni le blâme ne sont à vendre. Les critiques se refusent à être agents de publicité ou vengeurs de rançunes. Il leur arrive de montrer les dents et même de donner un coup de griffe, quand ils le jugent à propos ; mais leur sévérité sait à l'occasion se tempérer d'indulgence et tenir compte de l'effort fourni. En somme, ils se prononcent avec sincérité et s'efforcent d'être justes dans le blâme comme dans l'éloge. Aussi ne faut-il pas voir des condamnations dans les réserves

Une intéressante discussion sur les origines normandes de la langue des Canadiens-Français

Au mois d'août, une grosse caravane de nos mandarins dorés sur tranches, s'en ira sur une grosse caravane équipée à nos frais redécouvrir le Canada en mémoire de Jacques Cartier, navigateur Malouin que Chabot, grand amiral de France en 1534 envoya découvrir ce qu'il y avait derrière les éternels brouillards du banc de Terre-Neuve.

J'avoue pourtant préférer pour sa spontanéité et sa sincérité la cérémonie provinciale célébrée hier dans le grand amphithéâtre Richelieu en Sorbonne par de braves gens de toutes nos provinces à qui les bureaux du Quai d'Orsay ne paieront jamais aucune croisière de luxe aux belles rives du Saint-Laurent empourprées par la feuille de l'ébène rouge, mais qui se sont payés eux-mêmes un petit voyage à Paris ou à travers Paris (car c'était pour la plupart des provinciaux de la capitale) pour venir acclamer le miracle canadien à l'occasion de notre semaine coloniale.

Miracle canadien, entendons-nous. Le Canada français ne fut pas précisément un miracle de politique coloniale. Ce fut même le contraire, mais là comme toujours si les bureaux furent imbéciles les braves gens ont sauvé l'honneur. Réduits à lutter contre vingt devant l'Anglais, ils ont dû amener leur pavillon, mais ils ont sauvé leur langue, leur religion, leurs mœurs et même leurs chansons et voici le miracle. Ces 65.000 paysans que le honteux traité de Paris de 1763 abandonna aux vainqueurs sont aujourd'hui tant au Canada qu'au Nord des États-Unis quatre millions et demi à parler toujours français. Songez que si les Français de Louis XV qui étaient à l'époque 20 millions avaient multiplié avec la même énergie que leurs frères canadiens la France compterait aujourd'hui un milliard et demi d'habitants. Il est probable que les Allemands songeraient peu à nous attaquer et nous parlerions au monde sur un autre ton.

Mais en Sorbonne, hier, on n'a pas fait de politique. Le président de la réunion, M. Charles Brun, le plus savant ethnographe de France et de Navarre, et qui ressemble avec son grand corps sec et noueux à un cep de vigne tordu par la séve des grands vins du terroir ne pouvait manquer de célébrer dans le Canada l'éclatante justification de l'ardente campagne qu'il mène depuis quarante ans pour maintenir contre le sévère égalisateur et jacobin de Paris, la drue et an-

qu'ils font souvent. Lorsqu'ils jugent qu'un spectacle ne vaut pas grand chose, lorsqu'ils pensent que ce n'est pas la peine de se déranger pour y aller, ils le disent sans ambages.

Le lecteur qui a pris la peine de me téléphoner hier ne se serait pas mépris sur le sens de ma critique des *Misérables* s'il lisait l'ORDRE tous les jours. Je crains — il ne m'en voudra pas de le lui dire — que les louanges diaphanes qu'il lit peut-être trop souvent ne lui aient faussé le sens critique.

Pierre BOUCHER

Depuis longtemps Birks est reconnu pour ses travaux soignés d'impressions ; il est même spécialisé dans les fautes-part. Echauffez-vous et prix sur demande. 1240, Square Phillips, Tél. : LA 2121.

tique verdure des feuillages de province.

Il a comparé l'attachement de nos provinciaux envers la capitale à celui des Canadiens envers l'Angleterre qui servent l'Empire Britannique avec tout leur loyalisme et toute leur raison mais aiment leur nation avec tout leur cœur. Puis tour à tour, le marquis de Saint-Pierre au nom des Normands, le baron Surcouf au nom des Bretons, et ceux de Saintonge et du Val de Loire, et ceux de Gascogne et du Pays Basque, ont évoqué les ancêtres morts en soldats ou en martyrs là-bas pendant deux cents ans pour essayer de garder au dix-neuvième siècle, ce sol canadien dédaigneusement baptisé par Voltaire : quelques arpents de neige. Il y en a et il y en a de ces soldats et de ces martyrs oubliés. Les palmarès fut long à lire devant une salle de 2.000 personnes qui n'entendaient pas toujours très bien et qui, venues avec des costumes régionaux qu'ils mettent pour danser les danses du vieux temps, sentaient leurs jambes alertes frémir sous les banquettes.

Aussi quelle explosion de joie, quand après ces longues litanies un peu trop néocrologiques, on passa à la seconde partie du programme consacré au folklore de toutes nos régions. Les vieilles chansons champenoises avec leurs variantes recueillies au Canada par Geneviève Degivies, et les chansons canadiennes de Mlle Mournaud furent vivement applaudies, et tout cela s'acheva dans une belle atmosphère de jeunesse, comme il se doit, car un grand peuple ne vit de ses morts que s'il a beaucoup de jeunes gens pour les continuer.

Cette soirée ne nous rendra pas le Canada évidemment. Personne ne songe à le revendiquer. Mais elle nous le rend plus proche et plus fraternel que ne feront jamais les coûteux voyages officiels du mois d'août.

Maurice de WALLEFFE

(Paris-Midi)

Le *Damier* est plus économique que l'asphalte naturel de roche et offre pour les routes canadiennes soumises à un climat rigoureux l'avantage supplémentaire de n'être point glissant.

Proverbes américains

« Celui qui ne sait pas, et ne sait pas qu'il ne sait pas, est un imbécile ; tuez-le. »
« Celui qui ne sait pas, et qui sait qu'il ne sait pas, est un ignorant ; instruisez-le. »
« Celui qui sait, et qui ne sait pas qu'il sait, est un rêveur ; éveillez-le. »
« Celui qui sait, et qui sait qu'il sait, est un sage ; imitez-le. »

— Me reconnaissez-vous, Monsieur ?
— Non, ma foi.
— Je l'espère, cependant... Je suis l'infortuné qui a enlevé votre fille, il y a cinq ans... Reprenez-la, Monsieur... Je vous pardonne...

Jerry Automobile Limited, 4450, rue S. Denis, ont dans leurs divers dépôts l'auto neuve ou usagée qui vous conviendra. Avant d'acheter, téléphonez-leur : PL 8221. Vous obtiendrez dans l'échange les meilleures conditions.

LE DIABLE dans la littérature

Un Satan mythologique

UN des premiers articles du *Credo* romantique fut la foi au « merveilleux chrétien ». Chateaubriand s'était fait l'apôtre de cette foi littéraire ; et il la prêchait résolument dans son *Génie du Christianisme*, ce bréviaire, ou plutôt ce catéchisme, de la nouvelle école. A la suite d'un tel maître, les jeunes littérateurs s'avisaient que Jupiter, Neptune ou Pluton étaient décidément usés, en tout cas bien fatigués, hors d'état de rendre aux lettres un service appréciable. En attendant que l'opérette du Second Empire donnât asile à ces décrépités millénaires, on les pourchassait de partout. On poursuivait Phébé jusque sur son char d'argent, on raillait l'Aurore tout en pleurs, et l'on faisait grise mine au Vieillard qui tient dans sa main le sablier des années.

Mais comme l'on ne supprime vraiment que ce que l'on remplace, on s'applique consciencieusement à mettre en honneur une sorte de mythologie chrétienne où les noms seuls étant changés, les rôles restaient les mêmes ; et où Jupiter s'appelait Jéhovah, Pluton se nommait Satan. Chateaubriand notamment, quand il écrivait *Les Martyrs*, entendait surtout apporter un argument de fait en faveur de ses théories littéraires, et donner ainsi à vérifier leur excellence dans cette épopée en prose. Besogne vaine et passablement ridicule ! Les dieux nouveaux ressemblaient aux anciens comme des frères. Il leur manquait également une chose, à la vérité fort importante : la vie. Cette vie, l'art tout seul était certes bien incapable de la leur donner. Et voilà pourquoi, par exemple, le personnage de Satan, qui joue dans *Les Martyrs* un rôle de premier plan, répand sur tout ce poème un si mortel ennui, et pourquoi, après avoir exercé la patience des chrétiens, il met celle des lecteurs à une si rude épreuve.

Les seules indications fournies par les sommaires des *Martyrs* suffisent à nous renseigner sur la place que tient Satan dans ce poème en prose.

Libre I. — L'enfer se prépare à livrer un

dernier combat pour renverser les autels du Fils de l'homme.

Libre VIII. — Satan veut troubler l'Eglise. L'infame Assemblée des démons (Pandémonium). — Discours du démon de l'homicide. — Discours du démon de la fausse sagesse. — Discours du démon de la volupté. — Discours de Satan. — Les démons se répandent sur la terre.

Libre XII. — Invocation à l'Esprit-Saint. — Conjuraison des démons.

Libre XVIII. — Joie de Satan.

Libre XXIII. — Satan ranime le fanatisme du peuple.

Libre XXIV. — Michel plonge Satan dans l'abîme.

Que l'on y prenne garde pourtant, ce « merveilleux chrétien », qui à distance nous fait sourire, était accueilli sans défiance, et même avec empressement, par un public que trois siècles de littérature mythologique avaient immunisé contre l'ironie.

Il y a plus. La vogue s'en mêlait. L'autorité de Chateaubriand réussissait à donner à cette mythologie chrétienne la force et l'empire de la mode. En attendant que parussent les traductions d'épopées chrétiennes, de Dante, de Milton (Chateaubriand lui-même donnera une traduction de Milton) et de Klopstock, l'auteur du *Génie* (1802), avec ses larges citations de ces poèmes, mettait les imaginations en appétit. Ses citations les plus goûtées, celles, en tout cas, qui répondaient le mieux au goût des contemporains, étaient les discours de Satan. N'oublions pas qu'une forte rhétorique avait donné à nos grands-pères un goût très prononcé pour ces morceaux de bravoure traversés par toutes les figures de l'école, figures de connaissance que saluaient en passant leurs oreilles exercées. Imaginez avec quel plaisir ils entendaient le « prince des ténèbres » s'écrier du haut de la montagne de feu, d'où il contemple pour la première fois son empire :

« Adieu, champs fortunés qu'habitent les joies éternelles ! Horreurs, je vous salue ! Je

vous salue, monde infernal ! Abîme, reçois ton nouveau monarque. Il t'apporte un esprit que ni temps ni lieux ne changeront jamais. Du moins ici nous serons libres, ici nous règnerons : régner, même aux enfers, est digne de mon ambition. » (Paradis perdu, I.)

Plaisir littéraire qui devait tenir de la volupté, quand ils écoutaient les apostrophes au soleil. Echappé de l'enfer, et parvenu sur la terre, Satan, saisi de désespoir en contemplant les merveilles de l'univers :

O toi, s'écriait-il, qui couronnes d'une gloire immense, lais de haut de ta domination solitaire tomber tes regards comme le Dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humilées, j'élève une voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons. » (Par. Per. IV.)

Les beaux discours frénetiques du Satan hugolien nous renverront plus tard l'écho sonore de cette éloquence inouïe :

Jadis ce jour levant, cette heure candide, C'était moi. — Moi ! — J'étais l'archange

La nuit splendide,

La prunelle de feu de l'azur rayonnant,

Dorant le ciel, la vie et l'homme. Maintenant Je suis l'astre hideux qui blanchit l'ossuaire.

Je portais le flambeau, je traîne le suaire.

J'arrive avec la nuit dans ma main ; je traîne le suaire. Où je vais, surgissant derrière moi, debout, L'hydre immense de l'ombre ouvre ses ailes

[Innoies.]

Oh ! quand je fus jeté

Du haut de la splendeur dans cette cécité...

J'eus un moment si noir que je me mis à rire ;

La vaste obscurité m'emplit de son délire ;

Je sentis dans mon cœur où mourait Dieu

[détruit.]

La plénitude étrange et fauve de la nuit,

Et je criai, joyeux, triomphant, implacable :

Guerre à ces firmaments dont la lumière

Guerre à ce ciel où Dieu met tant de faux

[attraits]

Etc...

(La Fin de Satan.)

Du reste, sa simple qualité de héros biblique suffisait à recommander Lucifer aux lecteurs de Chateaubriand. Le *Génie du Christianisme* avait remis en honneur les Livres saints. La mode est aux sujets bibliques. Béranger lui-même en fait l'aveu dans une de ses premières chansons : *Nabuchodonosor*, qui commence ainsi : *Puise dans la Bible est la mode*.

Conformément à son dessin général de faire sentir la beauté de la religion afin d'en faire admettre la vérité, Chateaubriand avait consacré toute une partie de sa volumineuse apologétique à la poésie du christianisme. Or, le chapitre qui concernait Satan était fait, plus qu'aucun autre, pour rallier tous les suffrages. Si prévenu que l'on fût contre la démonstration du maître, il fallait bien convenir que la gigantesque figure de Satan souffrait sans désavantage le parallèle, non seulement avec ce personnage légèrement ridicule de Pluton, mais avec ceux des héros de la Bible que l'on eût pu le plus utilement lui opposer : les Titans et Prométhée. Partisans ou adversaires de la mythologie païenne trouvaient là un terrain d'entente. Le Prince de la discorde mettait d'accord tous les camps.

Il n'est pas rare que les étrangers, qui voient du dehors et de loin notre littérature, en discernent mieux que nous-mêmes les courants généraux. C'est un Américain, M. Maximilien Rudwin, qui a écrit : « C'est à Chateaubriand, et le sachez du romantisme », comme l'appelle Théophile Gautier, que nous devons la présence du diable dans la littérature contemporaine. La réhabilitation de Satan comme personnage puissant de la poé-

tique française est le plus grand mérite de ce rénovateur de notre littérature. Elle constitue la plus importante contribution que le grand prosateur y ait faite. » (Satan et le Satanisme dans l'Oeuvre de Victor Hugo, p. 5.)

Ce n'est pas seulement la réhabilitation littéraire de Satan que Chateaubriand avait mise à l'ordre du jour : c'est d'une façon plus générale, la réhabilitation de Satan. Car en rappelant à ses lecteurs, non seulement les beautés du *Paradis perdu*, mais encore l'existence du *Paradis reconquis* de Milton, il éveillait en eux une idée à laquelle les poètes romantiques français feront une assez jolie fortune.

« Milton, dit Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*, eut une belle idée lorsqu'il supposa qu'après le péché l'Eternel demanda au ciel consterné s'il y avait quelque puissance qui voulût se dévouer pour le salut de l'homme. Les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de Séraphins, de Trônes, d'Archevêques, de Dominations, d'anges et d'Archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir en sacrifice... Si le Fils de l'homme lui-même trouva ce calice amer, comment un ange l'eût-il porté à ses lèvres ? » Tenter la rédemption de Lucifer, se perdre avec lui par pitié, voilà un sacrifice qui va tenter Eloi, l'ange féminin, née d'une larme du Christ. Sacrifice qui obtiendra d'ailleurs sa récompense. Mais à la suite de Vigny accourront à l'envi bien d'autres libérateurs de Satan, et des plus illustres : Lamartine, Gautier, Soumet, Laprade, Hugo.

Tout ce que je veux retenir ici, c'est que Chateaubriand fut l'initiateur de ce large mouvement littéraire prosatanien.

LE LUCIFER ORTHODOXE

II

Pendant que Chateaubriand se donnait tant de mal pour appliquer les formules du *Génie*, croyant de bonne foi christianiser les lettres parce qu'il baptisait de noms chrétiens et affublait d'oripeaux pieux les dieux de l'Olympe et du Tartare, la véritable révolution littéraire s'accomplissait ailleurs, dans le fonds même de la poésie, je veux dire dans l'âme elle-même des poètes.

Plusieurs jeunes écrivains, en même temps qu'ils acceptaient l'autorité littéraire de Chateaubriand, se soumettaient à la direction spirituelle de Lamennais. Ils passent auprès de lui, à La Chesnaie, ou auprès du jeune duc

de Rohan, à la Roche-Guyon, des semaines entières en de véritables « retraites fermées ». Là, ils apprennent ou réapprennent à croquer les trouvailles du même coup, et par surcroît, une façon chrétienne d'écrire. Ils s'appellent, — ou plutôt ils s'appelleront, car ils n'ont encore aucun nom, — Lamartine, Vigny, Hugo.

Ils comptent parmi les sociétaires de cette *Société Royale des Bonnes-Lettres*, fondée en 1821, et dont le nom disait assez le but : christianiser les lettres françaises. Là, ils rencontrent Chateaubriand et Berryer, fondateurs de la Société, et des membres tels que Bonald, Genoude, le traducteur de la Bible, tous amis ou correspondants de Lamennais. Leur petite chapelle est aussi un public, trop restreint, il est vrai, et trop fermé, mais dont les idées s'exaltent, s'échauffent, dans le une sorte de confrérie d'admiration mutuelle, dont les goûts réagissent sur leurs oeuvres, mais qui, à son tour, reçoit de leurs oeuvres la confirmation de ses goûts.

Au lieu de chercher laborieusement une forme chrétienne, en appliquant du dehors, sur le fond de leur poésie, des ornements postiches, voici qu'ils trouvent en eux-mêmes, dans leur cœur, et par le simple jaillissement de leur foi, un admirable lyrisme chrétien qu'ils n'avaient point cherché et qui n'est que l'accent d'une âme qui croit et qui le dit. « Osons le dire un peu haut, s'écrie Hugo à propos d'Eloi, dans la *Muse Française* (1825), ce n'est point réellement aux sources d'Hippocrène, à la fontaine de Castalie, ni même au ruisseau du Permesse que le poète puise le génie, mais tout simplement dans son âme et dans son cœur. »

L'hégémonie morale de Lamennais tend à se substituer à la royauté littéraire de Chateaubriand. « Son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, écrit Lamartine dans ses *Notables Confidences* (Libre quatrième, XV), était un des plus éloquentes appels qui pût sortir du temple pour y convoquer la jeunesse par la raison et par le sentiment. On s'arrachait ces pages comme si elles étaient tombées du ciel sur un siècle désorienté et sans voie. M. de Lamennais était plus qu'un écrivain alors, c'était l'apôtre jeune qui re-jeunissait une foi. »

Cl. GRILLET, Professeur à la Faculté Catholique des Lettres de Lyon.

(Christus) (à suivre)

Ce soir à la radio

La causerie quotidienne de l'« Ordre », par Pierre Boucher

A 10 h. 15 au poste C K A C